

DIRE ET SE DIRE : L'EXEMPLE D'UNE MEDIATION DANS UN CENTRE D'HEBERGEMENT D'URGENCE

Valérie Bertrand

Enseignant-chercheur en Psychologie Sociale¹

Résumé

Cet article évoque le fonctionnement d'un atelier d'écriture au sein d'un centre d'hébergement et d'orientation pour hommes sans domicile fixe. L'objectif étant que ces personnes retrouvent un droit à la parole qui leur est confisqué par le statut même « d'exclu » ou de « grand exclu » qui leur est assigné. L'atelier d'écriture n'est pas un lieu où l'on apprend à écrire ni un groupe d'alphabétisation. Il est un lieu d'expression de soi. Il fonctionne tel un groupe à médiation et tente de restaurer du lien intrapsychique et intersubjectif à travers les échanges langagiers qu'il suscite entre les participants. Si cet atelier d'écriture n'est pas un lieu thérapeutique, les processus de reliaison sociale qu'il génère entre les membres peuvent être compris en terme de bénéfices secondaires consistant à transformer ces hommes meurtris en acteurs de leur existence, voir en auteurs.

Mots clefs : Atelier d'écriture, désaffiliation, exclusion, groupes à médiation, lecture, lien social, sans domicile fixe.

To tell and to tell oneself : The example of a mediation in a center for homeless

Abstract

This article discusses how a writing workshop operates in a center for homeless man. The objective is that these people find a right to speech and to tell oneself that is confiscated by the status of "excluded" assigned to them. The writing workshop is not a place to learn to write or a literacy group. It is a place of self-expression. It functions as a mediated group and tries to

¹ Pôle de recherche développement intégral-écologie-éthique, UCLy, 23, place Carnot, 69 286 Lyon Cedex 02, vbertrand@univ-catholyon.fr

restore intrapsychic and intersubjective link through the language exchanges that it arouses between the participants. If this writing workshop is not a therapeutic place, the processes of social linking generated between the members can be understood in terms of secondary benefit of transforming these bruised men into actors of their existence or in authors.

Key words

Disaffiliation, exclusion, homeless, mediation groups, reading, social link, writing workshop.

Resumen

Este artículo analiza como funciona un taller de escritura en un centro para hombres sin hogar. El objetivo es que estas personas encuentren un derecho al habla confiscado por el estado de « excluido » asignado a ellos. El taller de escritura no es un lugar para aprender a escribir o un grupo de alfabetización. Es un lugar de autoexpresión. Funciona como un grupo mediado e intenta restablecer el vínculo intrapsíquico e intersubjetivo a través de los intercambios de idiomas que suscita entre los participantes. Si este taller de escritura no es un lugar terapéutico, los procesos de vinculación social que genera entre los miembros se pueden entender en términos de beneficios secundarios de transformar a estos hombres magullados en actores o en autores de su existencia.

Palabras clave

Desafiliación, exclusión, grupos de mediación, lectura, taller de escritura, sin hogar, vínculo social.

De la pauvreté à l'exclusion

Cet article évoque les modalités d'un atelier d'écriture réalisé dans un centre d'hébergement et d'orientation pour hommes sans domicile fixe. Avant de développer les éléments de cette médiation, il nous semble opportun de revenir sur la notion d'exclusion. A la notion de pauvreté, s'est substituée celle d'exclusion alimentant des discours tout aussi nombreux que variés sur le lien social et son délitement. L'exclusion sous-tend une compréhension spatiale de notre société en termes de dedans/dehors, de centre et de périphérie ou encore de « in » et de « out » (Touraine, 1992). Si la pauvreté mettait l'accent sur l'avoir, l'exclusion porte sur une modalité de l'être et débouche sur une identité en creux. Ainsi, c'est d'abord à une faillite identitaire que

le sujet, désigné comme exclu (ou « grand exclu » dans le cas des personnes sans domicile fixe) par les innombrables discours dont il est l'objet, se trouve confronté. Si l'on se penche un instant sur les syntagmes spécifiques de la notion d'exclusion, on note dans le langage courant la fréquence des termes tels que sans-abri, sans-logis, sans domicile fixe, sans papiers et enfin « sans ». L'identité du sujet est ainsi construite sur un manque évoquant l'absence d'un élément fondamental et c'est dans cette absence et par cette absence signifiante que celui-ci se voit ainsi désigné. L'individu, peu à peu, n'est plus simplement associé à un manque (toit, domicile, papiers), il est lui-même ce manque incarnant une béance que les mots stéréotypés ou plutôt les bribes de mots (et même parfois les initiales) ne peuvent combler. Dans le cas des personnes dites « SDF », le manque de domicile concrétise un déficit d'inscription territoriale et, par-là, l'absence d'appartenance symbolique à la communauté des hommes et nous renouons avec la lecture à plat du dedans/dehors. Si l'on se retourne un instant vers le passé, on s'aperçoit que la domiciliation contribuait déjà à catégoriser les plus pauvres. Deux catégories de pauvres se sont peu à peu dessinées : « les bons pauvres » : humbles, chômeurs par infirmités, maladies, grand âge ou accident de la vie, toujours domiciliés et bénéficiant des actions de bienfaisance et les « mauvais pauvres » : oisifs et vagabonds, exclus, par leur absence d'emploi et de domicile, du jeu des interactions sociales, condamnés au grand renfermement dans les hôpitaux généraux ou au bannissement. Cette dimension de la domiciliation se retrouve dans les textes du Code Pénal, en vigueur jusqu'en 1994. Les peines s'appliquant à la mendicité individuelle, non régulée par le corps social comme l'étaient la charité et la bienfaisance, étaient aggravées si le mendiant se trouvait hors de son canton de résidence ou de naissance. Ici la brèche est ouverte et la pauvreté, quand elle s'associe à l'errance, devient marginalité et dangerosité sociale. Les arrêtés anti-mendicité pris dans certaines communes ont réactualisé, pendant un temps, ce jeu de renvoi des vagabonds de ville en ville en pérennisant l'inscription de la pauvreté et de l'errance dans le champ de la déviance. Ainsi, plus que l'oisiveté, c'est l'errance, cette absence d'inscription et d'ancrage qui semble fondamentale pour le corps social car c'est dans la fixité des corps et des âmes que celui-ci émerge. Aujourd'hui, le vagabondage n'existe plus. L'errance est qualifiée « d'urbaine » et celle des sans domicile fixe, comme on les appelle, se réduit à une occupation d'un espace public toujours en mouvement et à une exposition de soi invalidante au sein de cet espace. A ce stade, cette errance immobile semble n'avoir ni sens, ni direction. Elle n'a pas non plus le droit à la parole. L'exclu est d'abord un muet comme le souligne J. P. Gutton (1971) à propos des pauvres. Celui-ci est parlé, réifié dans les discours, notamment médiatiques et politiques. Le pouvoir de dire est interdit à celui qualifié d'exclu. Les pauvres et plus largement « les exclus » sont d'abord exclus d'une position d'énonciateurs de leurs discours. La mise en

scène de soi dans un statut d'exclu, perceptible dans les interactions avec les travailleurs sociaux, interdit au sujet, de « se » dire avec ses propres mots. On attend de celui-ci qu'il se moule à l'intérieur de cette catégorie par laquelle il se voit désigné, adoptant une parole quasi mécanique susceptible de lui ouvrir les portes du traitement social de la misère. Et c'est ici qu'intervient certainement la plus grande des violences symboliques. Au-delà de l'énonciation de soi, c'est la question du passage du sujet à l'acteur qui émerge en sachant que l'acteur qui parle s'insère dans les relations sociales et les transforme. Ce passage semble impossible pour l'individu qualifié d'exclu, prisonnier de cette catégorie stigmatisante, condamné au silence et voué, dès lors, à une mise à mort symbolique.

La médiation par l'atelier d'écriture

A partir de ce constat, nous avons mis en place dans un centre d'hébergement et d'orientation, avec l'aide d'un éducateur, un atelier d'écriture, ouvert à tous dans le but d'une réappropriation par le sujet de sa parole. L'atelier d'écriture n'est pas un lieu où l'on apprend à écrire ni un groupe d'alphabétisation. Il est un lieu d'expression de soi. Ces ateliers ont fonctionné le soir, une fois par semaine, après le repas (de 21 heures à 23 heures), tels des espaces de médiation. L'écriture met à distance le réel et oblige à une médiation, c'est la fin du rapport direct à la chose. Elle crée une interface entre moi et le monde et vient donner une forme et proposer une distance, une élaboration du vécu et de l'expérience. La médiation se définit par un espace intermédiaire de confrontation des différences et des ressemblances qui facilite les échanges identificatoires. Le groupe à médiation, tel l'atelier d'écriture, tente de restaurer du lien intrapsychique et intersubjectif à travers les échanges langagiers qu'il suscite. C. Vacheret (2000) insiste sur les fonctions dénotative et connotative de l'objet médiateur. La dénotation est le support à la connotation qui concerne la capacité de l'objet à métaphoriser la réalité et donc à ouvrir vers la symbolisation, vers la reconstruction des liens par la pensée, *vers une reliance sur fond de déliaison, de rupture des liens* (Vacheret 2002). Cet objet est le lieu de mise en forme de l'imaginaire. C'est par la médiation de ce dernier que le sujet retrouve l'accès à la parole, à l'autre et réapprend à tisser du lien social. Le statut du groupe, de par sa fonction spéculaire et en tant que « *surface projective* » (Anzieu, 1968), est ici primordial. L'écriture autorise la projection sur le papier de productions imaginaires et permet que ces hommes soient pris dans une relation intersubjective et parcourus par cette chaîne signifiante que constitue le discours. Ecrire est une façon de parler de soi. Lire ses écrits est déjà une manière de se mettre en acte. C'est accepter d'être auteur de sa parole, d'être acteur de son existence et le revendiquer. Le groupe est ici primordial, il fournit un cadre contenant aux pensées et aux

émotions. C'est un lieu d'échanges et de partage. Il permet de dépasser la timidité à lire les textes, il autorise aussi la confrontation aux textes des autres et donc à différentes formes de pensée.

Le lieu de l'atelier

Le centre d'hébergement et d'orientation dans lequel se déroule l'atelier a été fondé en 1950. Du simple asile de nuit accueillant les clochards au plus fort de l'hiver, celui-ci s'est transformé en foyer d'urgence : sa capacité d'accueil s'accrut, du personnel fut recruté et une diversité des populations hébergées se dessina : des individus plus jeunes, moins désocialisés que leurs aînés, souvent moins soumis à une dépendance alcoolique. Quelques années plus tard, le centre devient centre d'hébergement et d'orientation. Des conseillers ont été recrutés et des entretiens avec les hébergés voient le jour. Ces derniers ont pour objectif de faire le point sur la situation avec la personne sur sa situation administrative souvent confuse : perte de papiers d'identité, absence de droits sociaux ou de couverture santé. Une rencontre avec un psychologue ou un psychiatre est possible et permet de faire le point sur les traitements antérieurs ou actuels. Beaucoup de personnes souffrent de pathologies, certaines ont été hospitalisées et le sont encore en hôpital de jour. Néanmoins, les conduites erratiques ne facilitent pas le suivi médical et la création des soins ambulatoires a eu pour conséquence l'absence de prise en charge, la nuit, dans des structures spécifiques, de ces hommes en souffrance.

Ainsi, d'un simple foyer procurant repas et nuitée, ce centre a développé un dispositif visant à orienter la personne vers des formes de resocialisation diversifiées : reprise d'un traitement médical, recouvrement des droits sociaux, orientation vers un hébergement moins provisoire ou bien encore contact avec un organisme chargé de l'aide au logement ou à l'emploi... A cet égard, le centre d'hébergement est à considérer comme un lieu d'attente vers une autre destination. Il se situe sur le créneau de la première urgence. L'institution se veut une halte salutaire sur la route de l'errance. Des hommes très affaiblis s'y arrêtent et repartent vers une autre destination, parfois une autre errance. Néanmoins, la saturation des dispositifs situés en aval du centre d'hébergement a pour effet de sédentariser certains hébergés, renvoyant l'institution à un paradoxe qu'elle ne peut résoudre. Le centre, inscrit sur le créneau de l'urgence, est fermé en journée et ces hommes se retrouvent dehors des sept heures du matin. L'espace propice à une reconstruction de soi devient impossible à trouver car les délais d'attente vers une structure plus appropriée sont souvent très longs. Ainsi, ces hommes de passage n'ont guère d'autres choix que d'errer de centres d'urgence en foyers divers, condamnés au temps de

l'immédiateté, emprisonnés dans des espaces vides de sens, profondément désaffiliés au sens où R. Castel (1995) l'entend.

Une deuxième difficulté à laquelle se heurte le centre d'hébergement est la grande hétérogénéité de la population accueillie : Si les carences affectives et les échecs compulsifs se retrouvent souvent chez ces hommes, leur trajectoire mais aussi leur degré de désocialisation diffèrent grandement : jeunes toxicomanes, réfugiés, vieillards à l'alcoolisme chronique, sortants de prison, fin de carrière dans la légion, nouvel arrivant fraîchement divorcé et au chômage, tous se retrouvent dans leur diversité mais aussi leur complexité et forment une masse cosmopolite. A titre indicatif, le centre accueille cent trente hébergés par nuitée. Des violences verbales mais aussi physiques, du racket sur les plus faibles peuvent parfois se produire.

Néanmoins, c'est le plus souvent une sensation d'anonymat qui règne et le silence entre hébergés est chose courante. L'attitude est prostrée, le regard est rivé au sol ou se perd dans le vague. Le regard de l'autre ou sa parole fonctionne à cet instant comme un miroir ou un écho. Se voir dans ce regard ou s'entendre dans cette parole devient, par le jeu des mécanismes identificatoires, un danger imminent et le silence ou encore le dénigrement d'un autre plus désocialisé que soi, fonctionne comme une mise à distance et une sauvegarde narcissique. Les nouveaux arrivants formulent d'ailleurs très bien ce danger quand ils nous avouent avoir rôdé plusieurs soirs autour du centre, hésitant à entrer, refusant d'être « tombé aussi bas », se résignant malgré tout, un soir plus froid ou plus douloureux que les autres à franchir le seuil. L'atelier d'écriture débute à vingt et une heures quand les bénévoles partent. Il permet ainsi d'atténuer la cassure de ce départ et d'éviter que ces hommes se retrouvent subitement seuls, avec deux veilleurs de nuit.

Déroulement d'une séance

Nous parlons de cet atelier au réfectoire ou dans la salle commune afin d'inviter les hébergés à se joindre à nous. Quand le groupe se constitue, nous bougeons quelques tables ensemble afin de faire un cercle. Cet aménagement permet de créer un premier lien. Il arrive souvent que des hébergés nous aident à cet aménagement sans vouloir participer au groupe. Ceux-là, néanmoins, se tiendront à la lisière du groupe et commenteront les lectures des écrits. Il leur faudra plusieurs jours pour qu'ils entrent dans le cercle et produisent eux aussi. L'atelier se compose en général d'une dizaine de personnes. Du papier et des crayons sont fournis. Plusieurs méthodes sont adoptées et les temps d'écriture restent courts afin que la confrontation avec la feuille ne devienne pas une épreuve. Les textes sont d'ailleurs lus par tous après chaque temps d'écriture, ce qui permet d'alterner le temps de l'écrit et le temps de la prise de parole devant le groupe.

Nous ouvrons toujours l'atelier par la méthode de l'abécédaire : à partir d'un thème choisi par le groupe, des mots sont associés par chacun par ordre alphabétique. Cette méthode a l'avantage de proposer, par la contrainte stricte, un cadre de création rigoureux en imposant un ordre et des limites, ce qui facilite la production d'écrits et ultérieurement la lecture au groupe. Souvent, des mots identiques se retrouvent dans les différents abécédaires et permettent une mise en commun d'expérience et donc une interdiscursivité (Kaës, 1979), un maillage des énoncés à l'intérieur d'un réseau intersubjectif, à l'opposé d'une juxtaposition d'une pluralité de discours. Si la méthode est proposée par les animateurs, le thème est choisi avec le groupe. Souvent ce choix est difficile et prend du temps, le travail des animateurs est de reformuler, de distribuer les temps de parole en veillant à ce que chacun puisse s'exprimer. La rue, l'argent, le chômage, la liberté sont certains thèmes qui ont été retenus. La deuxième méthode que nous utilisons est celle de l'expansion qui consiste à ajouter à une phrase prononcée par un participant le nombre de mots indiqué par un lancer de dés. Cette méthode permet une libération de l'imaginaire. Elle est aussi plus centrée sur l'association et la mutualisation puisqu'il s'agit d'écrire au final un texte pluriel auquel chacun participe. En règle générale, chaque participant écrit seul. Il arrive que des binômes se forment avec l'un qui écrit et l'autre qui a des difficultés avec la maîtrise de la langue. Nous avons choisi d'écrire avec les participants et ainsi de faire partie pleinement du groupe. Cette participation est capitale dans le jeu des identifications et il n'est pas rare qu'hébergés et animateurs déclinent des mots identiques au sein de l'abécédaire. L'atelier n'est pas un lieu silencieux et studieux. Quand les rires, les applaudissements, parfois les moqueries fusent c'est que le groupe prend corps et les animateurs ne sont pas épargnés. Il arrive parfois qu'un participant s'isole et écrive en silence, celui-ci, à la frontière du groupe, mérite toute notre attention. La troisième méthode que nous proposons est l'acrostiche, un poème dont chaque vers commence par chacune des lettres d'un prénom ou d'un mot, nous proposons aussi le poème tautogramme qui est un poème dont tous les mots commencent par la même lettre. Ces contraintes permettent de voguer vers l'imaginaire et de guider l'écriture, de la faciliter en l'orientant. Certains participants, néanmoins, ne respectent pas la consigne et écrivent un poème. Nous respectons ce choix et la lecture au groupe se fait quand même. Souvent, la difficulté de la contrainte est évoquée afin d'expliquer la production libre. L'objectif de l'atelier est néanmoins atteint puisque les participants ont produit un écrit. Vers la fin de l'atelier (vers vingt-trois heures), les langues parfois se délient, les conversations se font plus intimes et se poursuivent avec l'animateur sur le ton de la confiance. Souvent, rendez-vous est donné pour le prochain atelier et c'est certainement là que la réussite du groupe se niche : dans ce désir de continuer à jouer avec les mots, à appartenir à un groupe. Mais c'est aussi là que nous

entrevoyons la limite de cet atelier, le centre étant situé sur le créneau de l'urgence et les hébergés devant trouver d'autres lieux d'accueil, nous sommes pris dans un profond paradoxe. La question est de taille et nous n'avons pas la réponse.

Conclusion

L'atelier d'écriture n'est pas un lieu thérapeutique. Il n'en possède ni le cadre ni la finalité. Il n'y a pas de « prescription » à aller à l'atelier. De plus, il n'y a pas de suivi régulier de l'atelier. Les écrits ne sont pas analysés, après coup, par les animateurs. Les écrits sont gardés par les participants ou déposés au secrétariat dans une enveloppe. Cet atelier tente, plus modestement, de faire resurgir une parole, une subjectivité loin des désignations administratives et c'est ici que se nichent les bénéfices secondaires de cette activité. Il est d'abord rencontre et métissage. Un poème en guise de conclusion afin que la parole de ces hommes passe les murs du foyer et de l'atelier, murmure à notre oreille, et que leurs auteurs fassent partie, un instant, du débat qui nous anime car derrière les mots, il y a des hommes que l'on se doit d'entendre :

Ne pas m'en faire
Mais aussi
Ne pas m'enfermer ici
Dans cette cage
Enfer
Souffrir
Et me briser
Sans bruit
(A., 2017)

Bibliographie

- Anzieu, D. Martin, J.Y. (1968). *La dynamique des groupes restreints*, Paris, PUF.
- Artaux, M.F.(2015). *La maison sur la tête. Ecriture et position clinique en art thérapie*, Paris, L'Harmattan.
- Castel, R. (1995). *Les métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat*, Paris, Fayard.
- Chidiac N. (2010). *Ateliers d'écriture thérapeutiques*, Paris, Masson.
- Gutton J.P. (1971). *La société et les pauvres. L'exemple de la généralité de Lyon (1534-1789)*, Paris, Les Belles Lettres.
- Kaës, R. (1979). *Crise, rupture et dépassement*, Paris, Dunod.
- Touraine, A. (1992). Inégalité de la société industrielle, exclusion du marché. In Affichard, G. et de Foucault J.B. *Justice sociale et inégalité*, Paris, Esprit.

Pimet O. (2008). *Ateliers d'écriture, mode d'emploi*, Issy les Moulineaux, ESF.

Vacheret, Cl. (2002). *Pratiquer les médiations en groupes thérapeutiques*, Paris, Dunod.

Vacheret, Cl. (2000). *Photo, groupe et soin psychique*, Lyon, PUL.